



Les condottieri parisiens l'accompagnèrent jusqu'au marchepied de la voiture. (Page 351.)

mour. Au bout de quelques minutes, de grosses larmes, des larmes de douleur et de colère coulèrent lentement sur les joues de Telitza. Elle se leva lentement, arracha tous les ornements qui la couvraient, se frappa la tête contre le mur, et se livra à toutes les marques de désespoir particulières aux femmes de l'Orient. Anéanti par la cruelle nouvelle qu'il venait d'apprendre, Henry ne voyait et n'entendait rien. Telitza s'en aperçut : elle fit un mouvement de dépit ; puis elle s'élança tout à coup hors de la grotte, tenant à la main les bijoux dont elle venait de se dépouiller. Elle rentra presque aussitôt et s'approcha de Burtell, dont elle essaya de couper les liens. Il resta immobile.

— Je viens te sauver, lui dit-elle ; j'ai acheté tes gardiens en leur donnant tous mes bijoux.

Burtell la repoussa silencieusement : il se révoltait à la pensée de lui devoir la vie et de contracter une dette éternelle de reconnaissance envers la femme qui avait causé la mort de Cecily. La jeune fille n'en persistant pas moins dans son projet, il fut obligé de lui déclarer qu'il refusait d'accepter d'elle sa délivrance.

Elle eut alors un accès de désespoir si violent qu'elle se meurtrissait le front et les mains contre le rocher.

Burtell était une de ses bonnes et généreuses natures, que le malheur même ne peut rendre injuste et impitoyable. Quel que fût le crime de Telitza, il comprenait que la malheureuse enfant avait une sorte d'excuse dans son éducation, dans son entourage, dans sa jalousie, et que, pour la juger, il ne fallait pas se placer au point de vue des lois et des idées européennes. Tout en continuant à refuser la liberté que lui offrait Telitza, Henry faisait son possible pour calmer le désespoir de la petite Indoue.

Tout à coup un des chefs ghonds se précipita dans la grotte et s'approcha du jeune officier en se livrant à des contorsions frénétiques.

— Gloire à Tari ! s'écriait le fanatique en brandissant un lourd bâton ferré sur la tête de Burtell ; gloire éternelle à la divine Tari ! Le paria immonde va arroser nos autels de son sang. Les lambeaux fumants de sa chair attireront les faveurs de la déesse de la terre sur nos champs et sur nos moissons.

Puis, continuant toujours ses gestes d'aliéné et entremêlant ses paroles de cris sauvages, le Ghond se mit à décrire à Burtell le supplice qui l'attendait. Ce dernier, trop fier pour demander grâce, tourna le dos à l'Indou et resta aussi impassible que s'il n'avait rien entendu.

Quant à Telitza, elle s'était enfuie pour courir à la recherche de Jootha Moonjee.

A peine avait-elle mis le pied hors de la grotte qu'une douzaine de Ghonds la saisirent et l'entraînèrent dans la grande hutte. Ils l'y enfermèrent soigneusement, et laissèrent deux des leurs en sentinelles à la porte.

C'était une affaire convenue avec Jootha Moonjee, qui craignait que Telitza ne vint lui rappeler ses promesses et lui demander la vie de Burtell que les *dacoïts* avaient dû sacrifier au fanatisme de leurs sauvages alliés.

— J'assurerais à Telitza que le sacrifice a eu lieu malgré moi, s'était dit le brahmine ; elle pleurera un peu, puis tout s'apaisera à la longue.

Pendant ce temps, les Ghonds, désormais maîtres absolus du destin de Burtell, disposaient les apprêts de son supplice. Afin de satisfaire à la fois les divinités qui président au jour et à la nuit, ils avaient décidé que les enfants seraient égorgés, comme d'habitude, au soleil couchant, et que le supplice de Burtell aurait lieu à la lumière de la lune et des torches.

Les Ghonds comptaient d'ailleurs entourer ce sacrifice de toute la solennité possible.

Burtell fut enlevé de la grotte et attaché à un dixième poteau qui fut planté au milieu des neuf autres. On le força de boire une liqueur enivrante composée principalement d'arack et de jus de palmier ; mais il parvint à en

rejeter la moitié. Bien que le peu qu'il en avait avalé lui portât au cerveau, Henry ne perdit pas complètement le sentiment de ce qui se passait autour de lui.

— La fin au prochain numéro. —

LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

On entra dans le jardin par la porte du salon, — porte cintrée et surmontée en dehors de lierre, de chèvrefeuilles et de rosiers grimpants.

Ce jardin lilliputien était un chef-d'œuvre.

Il était tout petit, et il avait de grandes allées.

Évidemment, un grand artiste en avait été l'architecte et le jardinier.

Pas une ligne de terrain n'était perdue. Des arbres verts en toute saison, tantôt séparés par de petits arbustes, tantôt harmonieusement groupés, voilaient leurs tiges sous des clématites, des jasmins et des vignes vierges.

Le sol, à l'exception des allées, couvertes d'une poussière jaune d'or, offrait à la vue l'égayant spectacle d'un gazon brillant et doré comme la soie.

Le mur du fond était dissimulé par vingt plantes grimpantes, si bien qu'il fallait mettre beaucoup de mauvaise volonté pour en voir le bout.

Enfin, c'était le verdoyant rêve d'amour conçu par chacun et réalisé par quelques-uns de nous.

La bien-aimée devait trouver là sa terre promise.